

Discours de M. Jacquinot

Député de la Meuse

Après avoir remercié le bureau de l'Association des anciens élèves de l'honneur qui lui était fait, M. Jacquinot dit sa fierté d'être reçu par M. Laurent doyen de la Faculté des Lettres de Nancy.

« Vous avez voulu rendre hommage à la jeunesse encore que la mienne mûrit à l'approche de ce nouvel été, mais elle sert de trait d'union entre les uns et les autres. D'ailleurs, aujourd'hui, après l'émouvante visite de notre cher lycée, n'avons-nous pas l'illusion d'être tous égaux dans la communauté du souvenir.

Je ne sais qui a écrit qu'après le lycée on ne fait plus de nouveaux amis, on ne fait que des nouvelles relations » et l'orateur évoque le temps et les lieux où cette camaraderie naît et s'affermir. Il souligne les changements et les améliorations effectuées. « Il est une réforme que je regrette profondément. La distribution des prix ne se fait plus sous la tente, dans la cour. Vous rappelez-vous l'estrade bordée de velours rouge, agrémentée de plantes vertes, fermée sur les côtés de coutil rayé de rouge. Décor classique, banal, défraîchi même et qui nous apparaît aujourd'hui comme rutilant sous l'illumination du souvenir et comme parfumé des illusions adorables de notre première jeunesse ».

M. Jacquinot évoque la distribution de 1914, salue en passant la mémoire de M Chemin, alors proviseur, « Il y avait avec la musique du 94^e R. L, un petit soldat qui chantait: « Dis-moi quel est ton pays. Est-ce la France ou l'Allemagne ? »

Et ce chant se terminait par une sorte de préfiguration de la Victoire...

Puis, M. Jacquinot salue les professeurs disparus, rappelle le portrait, fait de l'un d'entre-eux, par M. Pol Brouhot, président, en 1912, la distribution des prix.

« De son modeste logis de la rue Chavée, il peut contempler la riante vallée de l'Ornain qu'il a autrefois chantée en vers latin, il aperçoit les toits de ce cher lycée où s'est dépensé sans compter son dévouement à la jeunesse. Il repose ses yeux affaiblis sur les vallées

de Massonge et de Maastricht, pleure le pineau disparu de la côte Notre-Dame et dans le fond du décor voit couler, quand il n'est point à sec, le fleuve Naveton traversé jadis, détail au moins légendaire, par le conquérant des Gaules. Des années ont passé et la tour de l'horloge sonne le réveil et le déclin des jours, les arbres du pâquis projettent leur bienfaisant ombrage et l'aimable vieillard, suivant l'exemple du gros tilleul, reverdit à chaque printemps. »

« A cette époque le professeur était de chez nous. Il naissait, vivait, enseignait et mourait au rythme de la vie locale.

Il continuait aussi l'œuvre éducatrice des parents et le lycée avait comme un air de famille qu'il semble avoir quelque peu perdu.

Non pas que je ne veuille rendre aux professeurs d'aujourd'hui l'hommage qu'ils méritent, mais les méthodes nouvelles, les nécessités de ce qu'il est convenu d'appeler le progrès, les postulats sur lesquels reposent notre civilisation leur imposent des disciplines auxquelles ils ne peuvent eux-mêmes se soustraire.

Vous avez eu raison, Monsieur le proviseur, de louer l'activité du jeune ministre de l'éducation nationale, mais qu'il se méfie de son intelligence et surtout de son imagination. L'époque présente ne manque pas d'idées. Elle en a trop. Nos programmes scolaires en fourmillent, que nos élèves sont incapables d'assimiler.

Il serait temps d'alléger nos programmes.

Que nos maîtres aient du savoir, certes, ce n'est pas suffisant.

J'ai reçu une lettre d'un maire de la campagne. On vient de rétablir l'école primaire de son village, mais on ne trouve pas d'instituteur pour faire la classe. Je lui ai écrit que l'Académie cherchait un bachelier qui veuille bien s'en charger. Il me répond ce mot que je livre à vos médiations * « Je me moque que l'instituteur soit ou non bachelier, pourvu qu'il enseigne à nos enfants l'amour de la patrie et leur donne du cœur et du courage, » Et il ajoute : « Jeanne d'Arc ne savait ni lire ni écrire, et pourtant elle a sauvé la patrie ».

Ne soyons cependant, ni les uns ni les autres, trop pessimistes. Le moral du pays est moins affaibli qu'on ne le suppose, Il garde ses trésors d'énergie. Au hasard de mes déplacements j'assiste à des banquets d'anciens combattants dans de tout petits villages. Au

dessert on chante des chansons grivoises, triviales souvent, mais la « Madelon » ou la « Marseillaise » terminent ces agapes fraternelles et nos braves paysans fixent le drapeau qu'on a placé dans les feuillages, comme les croyants fixent l'autel au moment du sacrifice. N'est-il pas merveilleux de traverser les siècles de notre bistoire et de retrouver cette même gaieté, ces mêmes fantaisies, ce même besoin d'élévation chez les artisans du moyen-âge, qui ont dressé nos magnifiques cathédrales, expression de la beauté et de l'idéal de notre race.

Nous sommes, en Lorraine surtout, les bâtisseurs des temples nécessaires. S'il n'est pas possible de concrétiser dans la pierre les sentiments qui nous animent, qu'ils inspirent nos actions d'aujourd'hui et de demain, car il est temps en vérité de sauvegarder, aux lumières vacillantes de nos libertés, non seulement les biens matériels mais les valeurs spirituelles et morales de la France.